

III

LA POLITIQUE DE BALZAC

I

Parmi les symptômes qui permettent de mesurer le mouvement d'idées en train de s'accomplir dans la mentalité politique de l'élite française, aucun n'est plus significatif que la position actuelle de Balzac vis-à-vis de la pensée contemporaine. Pour nous, l'enseignement sociologique qui se dégage de *la Comédie humaine* fait partie intégrale de cette œuvre et il la couronne. Ce cycle de romans, ou, pour parler le langage scientifique, d'*observations*, s'achève par cette forte doctrine, éparse d'un bout à l'autre, et dont la *Préface générale*, le *Médecin de campagne*, le *Curé de village*, les *Paysans*, *l'Envers de l'histoire contemporaine*, les *Mémoires de deux jeunes mariées*, *Catherine de Médicis*, contiennent l'expression la plus dégagée de la fiction. Il n'en allait pas ainsi pour nos aînés. Je ne parle pas des malveillants comme Sainte-Beuve, chez

qui le légitimisme de Balzac provoquait cette épigramme : « C'est un romancier qui se dégrasse dans la société aristocratique, » ou comme Eugène Pelletan, qui osait écrire de ce grand homme : « Comment la critique peut-elle avoir la naïveté de blâmer les croyances politiques de M. de Balzac et cette retraite en arrière par delà nos deux révolutions? Eh! mon Dieu, le talent, sous toutes ses formes, a toujours sa petite diplomatie... Quand Rousseau prend le bonnet fourré, c'est qu'il a besoin de raviver l'attention assoupie de Paris. » Il faut lire cette page dans les chapitres si documentés qu'un des plus perspicaces critiques de notre temps, M. Edmond Biré, a consacrés à *Balzac royaliste* (1). Un philosophe, assez courageux cependant pour défendre les mêmes causes, M. Caro, ne s'exprime pas autrement : « *J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la Religion, la Monarchie*. Est-ce M. de Bonald ou M. de Maistre qui font leur profession de foi? Non, c'est l'auteur des *Parents pauvres!* Et remarquez qu'il était relativement sincère avec lui-même. Ce dernier trait rend la chose plus plaisante... » Deux romanciers qui procédaient directement de ces *Parents pauvres*, et qui reconnaissaient, qui proclamaient cette filiation, n'éprouvaient pas un moindre étonnement devant les professions de foi de leur maître. Ecoutez Emile Zola : « Balzac

(1) *Honoré de Balzac*, par Edmond BIRÉ, chez Champion, 1897.

était, selon lui, d'opinions aristocratiques. Rien de plus étrange que ce soutien du pouvoir absolu, dont le talent est essentiellement démocratique, et qui a écrit l'œuvre la plus révolutionnaire qui se puisse lire... Son génie est allé à l'encontre de ses convictions... » Et Flaubert, après la lecture de la *Correspondance* : « Et il était catholique, légitimiste, propriétaire!... Un immense bonhomme, mais de second ordre. » Il n'est pas jusqu'à M. Taine qui, dans son admiration pour le psychologue, qu'il ne craignait pas d'égaliser d'autre part à Shakespeare et à Saint-Simon, n'ait cependant formulé des réserves quand il en est venu à juger sa politique : « En politique, » dit-il, « Balzac n'a fait qu'un roman... »

J'imagine qu'un lecteur de 1902, et qui n'aurait jamais ouvert *la Comédie humaine*, en aborde l'étude après avoir constaté cet accord des critiques d'il y a cinquante ou vingt-cinq ans sur les prétendues fantaisies sociologiques de son auteur. Ce lecteur tombe sur un roman qui date de 1837. Quel n'est pas son étonnement d'y découvrir les lignes suivantes qui prophétisent, avec une précision tragique, la détresse de la France actuelle : « Un prolétariat déshabitué de sentiments, sans autre dieu que l'envie, sans autre fanatisme que le désespoir de la faim, s'avancera et mettra le pied sur le cœur du pays. L'étranger, grandi sous la loi monarchique, nous trouvera, sans lois avec la légalité, sans propriétaires avec l'élection, sans force avec le libre arbitre, sans bonheur avec l'égalité. » De

telles phrases révèlent, chez celui qui a pu les écrire il y a plus de soixante ans, une surprenante acuité de regard. Notre lecteur continue à feuilleter le roman où il a rencontré cette prédiction, puis ceux de la série où ce livre rentre. Pêle-mêle voici qu'il constate que Balzac a tout prévu des misères où nous nous débattons. Il a prévu les impuissances de nos parlementaires : « Aujourd'hui, telle qu'elle est établie, la Chambre des députés arrivera, vous le verrez, à gouverner, ce qui constituera l'anarchie légale... » Il a prévu les scandales de notre journalisme : « Tel est l'avenir de notre beau pays, où tout sera périodiquement remis en question, où l'on discutera sans cesse au lieu d'agir, où la presse, devenue souveraine, sera l'instrument des plus basses ambitions... » Il a prévu les ignominies du suffrage universel et la frénésie des luttes de classes : « Si, à Dieu ne plaise, la bourgeoisie abattait, sous la bannière de l'opposition, les supériorités sociales contre lesquelles sa vanité regimbe, ce triomphe serait immédiatement suivi d'un combat soutenu par cette bourgeoisie contre le peuple qui verrait en elle une sorte de noblesse, mesquine, il est vrai, mais dont les fortunes et les privilèges lui seraient d'autant plus odieux qu'il les sentirait de plus près... Si cette perturbation arrive, elle aura pour moyen le droit de suffrage étendu sans mesure aux masses... » Il a prévu la prépondérance de l'Angleterre au vingtième siècle et il en a dit la cause : « L'Angleterre doit son existence à la loi quasi féodale qui attri-

bue les terres et l'habitation de la famille aux aînés. » Aussi « cette nation est-elle aujourd'hui dans une voie de progrès effrayants. » Il insiste, et l'Impérialisme britannique est dénoncé par avance : « La marine des Anglais, au nez de l'Europe, s'empare de portions entières du globe, pour y satisfaire les exigences de leur commerce, et y jeter les malheureux et les mécontents... Chez eux, tout est prompt dans ce qui concerne l'action du gouvernement, tandis que chez nous tout est lent; et ils sont lents et nous sommes impatient! Chez eux, l'argent est hardi et affairé; chez nous, il est effrayé et soupçonneux... » Et prophétisant, dès cette date, quand la monarchie de Juillet semblait si prospère, les désastres nationaux dont nous avons été témoins en 1870 et depuis : « Je ne sais pas où nous fera descendre le système actuel... » Et il montre la France devenue « un pays exclusivement occupé d'intérêts matériels, sans patriotisme, sans conscience, où le pouvoir est sans force, où l'élection, fruit du libre arbitre et de la liberté politique, n'élève plus que des médiocrités, où la force brutale est nécessaire contre les violences populaires, où la discussion étendue aux moindres choses, étouffe toute action des corps politiques, où l'argent domine toutes les questions, et où l'individualisme, produit horrible de la division à l'extrême des héritages qui supprime la famille, dévorera tout, même la nation, que l'égoïsme livrera quelque jour à l'invasion... Vienne cette invasion. Le peuple est écrasé. Il a perdu

ses grands ressorts. Il a perdu ses chefs. »

Est-il probable, est-il même possible qu'un observateur, capable de ce coup d'œil infailliblement divinateur, ait soudain perdu cette justesse d'esprit quand il s'est agi d'indiquer le remède aux dangers nationaux qu'il avait su discerner avec cette netteté? Continuons de suivre l'impression produite sur le lecteur de tout à l'heure, et supposons qu'il raisonne par analogie. C'est à un médecin qu'il comparera tout naturellement Balzac, lequel s'appelait d'ailleurs lui-même un docteur ès sciences sociales. Notre homme n'arguera-t-il pas ainsi : « Comment un praticien m'inspire-t-il confiance, quand je suis malade? En me définissant avec lucidité la nature de ma maladie, d'une part, de l'autre, en m'annonçant avec exactitude les symptômes prochains et leur évolution. » Le pronostic est l'épreuve du diagnostic. L'un et l'autre, par leur incertitude ou leur justesse, enlèvent ou ajoutent une autorité correspondante au savant qui les a portés. Le lecteur conclura que les théories sociales de Balzac empruntent une valeur singulière à des phrases comme celles que nous avons recueillies presque au hasard. Elles sont innombrables. Il le conclura surtout s'il a suivi la marche des idées au dix-neuvième siècle et s'il s'est rendu compte de l'étonnante illusion d'optique dont la France a été la victime jusqu'à la guerre allemande. Le lamentable essai d'application des principes révolutionnaires, auquel nous assistons depuis lors, commence à peine d'éclairer les intelli-

gences réfléchies. Avant cette expérience, c'était un préjugé, admis presque religieusement, que les principes de 1789 ramassaient en eux tout le progrès. C'était un axiome, gravé dans la conscience de ceux-là mêmes qui, au nom de l'ordre, réclamaient un pouvoir fort, que la Démocratie allait de pair avec la Science, et que ces deux courants emportaient les peuples vers un Eden certain de justice et de vérité. Par une simplification qui se retrouve dans toutes les grandes erreurs collectives du type millénaire, ces deux courants étaient considérés comme absolument opposés aux courants de l'époque antérieure. Le Passé, c'était la Monarchie, et c'était la Foi, toutes deux condamnées au nom de l'Avenir et de la Raison. Les lettres majuscules sont nécessaires ici pour mieux caractériser ce phénomène d'un ordre presque mystique, auquel Sainte-Beuve lui-même n'a pas échappé entièrement, et dont Taine ne s'est guéri qu'en étudiant sur les documents originaux l'histoire vraie de la Révolution. Le prestige dont ces théories, manifestement fausses à notre regard, furent revêtues, dérivait de plusieurs causes. On y reconnaît d'abord l'audacieux charlatanisme des « philosophes » du dix-huitième siècle, qui continuait sa besogne de suggestion. Ce fut leur souveraine habileté de proclamer leur maîtrise intellectuelle avec une si énergique affirmation, et, dans le cas de Voltaire, avec une si incisive ironie, qu'à trois générations de distance, on n'osait pas encore penser contre eux. L'ose-t-on davantage aujourd'hui dans certains milieux :

l'Université par exemple? La masse compacte des intérêts qui se croyaient menacés par toute atteinte portée à l'œuvre révolutionnaire conspirait avec cet héritage des encyclopédistes, et, il faut bien le dire, la défiance que le parti traditionaliste nourrit si longtemps pour le talent. Une cause qui avait eu pour la servir un Rivarol, un Bonald, un Joseph de Maistre, un Balzac pouvait, devait revendiquer pour elle toutes les supériorités de l'esprit. Elle ne le fit pas, et Zola avait le droit d'écrire, dans l'étude à laquelle j'ai déjà emprunté quelques phrases significatives : « Malgré son étalage de respect pour les idées monarchiques, Balzac n'a trouvé d'enthousiasme que parmi la nouvelle génération, amoureuse de liberté. »

Voilà l'explication du contraste, par lui-même extraordinaire, et dont nous supposons le lecteur de tout à l'heure étonné, entre l'admiration de nos aînés pour le génie du romancier et leur dédain de ses doctrines. Ils constataient en lui une intelligence merveilleuse du monde moderne tel que la Révolution l'a façonné, et il leur paraissait invraisemblable qu'il ne fût pas hypnotisé, comme eux-mêmes, parce qu'ils croyaient être un magnifique essor social. Ils le voyaient appliquer à l'anatomie de la vie humaine tous les procédés des sciences naturelles, et prouver ainsi qu'il était bien un adepte des bonnes méthodes d'observation. Ils estimaient donc logique et nécessaire qu'il fût aussi un adepte de ce que les négateurs d'aujourd'hui appellent obstinément la libre pensée, —

comme si l'adhésion raisonnée de l'esprit à une foi révélée était moins indépendante que sa révolte contre cette foi! — Ils concluaient *a priori* à un Balzac démocrate et incroyant. Et soudain ils se heurtaient à un Balzac monarchiste et catholique, osons dire le mot, clérical. Déconcertés, ils rejetaient celui-ci au nom de celui-là. Le lecteur de 1902, lui, aperçoit distinctement l'accord entre les deux Balzac. Pour peu qu'il soit au courant des idées actuelles, il a dès longtemps saisi l'antinomie irréductible entre la Démocratie, d'une part, et la Science, et de l'autre, l'accord, de plus en plus évident, entre la Science et la Religion. Il reconnaît dans l'auteur de *la Comédie humaine* un précurseur qui a précisément fait sortir de la psychologie individuelle le plus profondément poussée une démonstration très forte de la vérité religieuse, et, de la psychologie nationale, une démonstration non moins forte de la vérité monarchique, — le tout scientifiquement, insistons-y, expérimentalement, s'il est permis d'employer ce mot quand il s'agit de la chronique des mœurs. Et pourquoi non? S'il est interdit à celui qui observe la vie humaine de provoquer des expériences, ne peut-on pas considérer les innombrables accidents que le jeu des passions suscite autour de nous, comme autant d'épreuves instituées par la nature et dont l'interprétation équivaut à tout un travail de laboratoire?

II

Je viens de dire que Balzac a tiré son catholicisme de la psychologie individuelle. Pour l'établir, commençons par rappeler le résumé qu'il donne lui-même de sa doctrine dans sa célèbre *Préface générale*. Ce morceau est daté de 1842, c'est-à-dire de la quarante-troisième année de l'auteur, qui n'en avait pas neuf à vivre. La critique doit regarder un document, de cette époque et de cette sorte, — puisqu'il était destiné à la première édition de ses *Œuvres complètes* qu'ait donnée l'écrivain, — comme une pièce capitale de l'histoire de ses idées. Voici donc le texte d'une déclaration dont on s'étonne qu'elle ait prêté à la moindre équivoque : « En lisant attentivement le tableau de la société, moulée pour ainsi dire sur le vif, avec tout son bien et tout son mal, il en résulte cet enseignement que, si la pensée, ou la passion qui comprend la pensée et le sentiment, est l'élément social, elle est aussi l'élément destructeur. En ceci, la vie sociale ressemble à la vie humaine. On ne donne aux peuples de longévité qu'en mesurant leur action vitale. L'enseignement, ou mieux l'éducation par les corps religieux, est donc le grand principe d'existence pour les peuples, le seul moyen de diminuer la somme du mal et d'aug-

menter la somme du bien dans toute la société. La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion. L'unique religion possible est le christianisme. Il a créé les peuples modernes, il les conservera. » Et ailleurs : « Le christianisme et surtout le catholicisme étant, comme je l'ai dit dans *le Médecin de campagne*, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément de l'ordre social. »

Tout est à méditer dans ces phrases que j'ai tenu à transcrire en leur intégrité. Et d'abord, observez que Balzac, avançant sur ce point avec une perspicacité singulière la psychologie de son temps, distingue nettement dans l'homme le conscient et l'inconscient, comme nous dirions dans le langage d'aujourd'hui. Cette expression, qui dut paraître si étrange aux esprits d'alors : *une pensée préparée*, signifie que la vie inconsciente précède chez nous la vie consciente; celle-ci n'est que la reconnaissance chez nous de toute une activité qui lui a été antérieure. La réalité de l'âme ne réside donc pas pour Balzac dans la seule pensée. Comme les mots lui manquaient pour exprimer des idées au service desquelles les analystes de la fin du dix-neuvième siècle ont dû créer tout un vocabulaire, il appelait *volonté*, non sans justesse, cette force intime et profonde qui constitue l'essence même du « moi » et il la définissait : « le milieu où la *pensée* fait ses évolutions, » et encore : « la masse de force par laquelle l'homme peut repro-

duire en dehors de lui-même les actions qui constituent sa vie ». — « Pour penser, » ajoutait-il, « il faut vouloir. Beaucoup d'êtres arrivent à l'état de volonté, sans néanmoins arriver à l'état de pensée. » Cette hypothèse lui était si chère qu'il a, par deux reprises, attribué à deux de ses héros favoris, et dans lesquels il s'est peint lui-même, le Louis Lambert du roman de ce nom et le Raphaël de Valentin de *la Peau de chagrin*, un ouvrage sur la volonté, composé d'après cette théorie. Mais qu'est-ce qu'une volonté antérieure à la pensée, sinon une vie inconsciente de l'âme, et qui doit bien être un objet de préparation, qui le restera toujours jusqu'à un certain point, car jamais elle n'arrivera à prendre une totale conscience d'elle-même? Tout homme ne vit-il pas à la surface de son être? En outre, si la volonté précède la pensée, elle la dépasse aussi, et c'est l'intuition, sorte d'inconscience d'un autre degré. Sur ce point encore Balzac s'est débattu contre la difficulté d'exprimer des idées trop exceptionnelles pour ne pas échapper au langage courant. Moins heureux cette fois, il s'est servi du terme mal fait de *spécialité* pour cette forme supérieure de l'inconscience, en hasardant cette étymologie : « Spécialité, *species*, voir, spéculer; voir tout et d'un seul coup : *speculum*, miroir ou moyen d'apprécier une chose en la voyant tout entière. »

Si l'on a une fois compris cette analyse de l'âme humaine, on ne s'étonnera plus que Balzac défende l'Eglise, et cela pour des raisons qui res-

semblent d'une manière frappante à celles qui constituent l'apologétique des plus récents d'entre les philosophes catholiques : le cardinal Newman entre autres et M. Ollé-Laprune. Il est très évident, en effet, que si la volonté précède la pensée, il est nécessaire de régler cette volonté avant qu'elle soit arrivée à la conscience. Par conséquent, une discipline traditionnelle est indispensable à l'éducation. Cette discipline doit être fondée sur une vérité qui ne soit pas purement atteignable par le raisonnement, afin qu'elle puisse être saisie par des intelligences encore en formation. Cette vérité doit être en même temps capable de convenir à des intelligences plus avancées, de telle façon que la conscience, quand elle s'éveille, puisse accepter des habitudes d'esprit déjà passées en mœurs. Elle doit enfin convenir à des âmes parvenues au plus haut degré d'intuition, puisque ce stade supérieur de la vie psychique n'est que le terme des deux autres. Balzac a cru trouver ce triple caractère dans le christianisme, et comme sa sociologie s'occupait toujours des Français, il lui a semblé que le catholicisme était, pour ce pays pénétré d'ordre romain, la seule forme possible du christianisme. « Ce que l'Angleterre a obtenu par le développement de l'orgueil et de l'intérêt humain qui sont sa croyance, ne peut s'obtenir ici que par les sentiments dus au catholicisme, et vous n'êtes pas catholiques!... » Ce cri de son *Curé de village* résume son opinion sur la vie religieuse en France. C'est que sa psychologie individuelle se complète

ici par une psychologie ethnique correspondante. L'idée de l'hérédité était trop constamment présente à l'esprit de Balzac pour qu'il considérât cette volonté d'avant la pensée, cette inconscience première de notre activité spontanée, comme une force absolument amorphe et toute vierge. Nous appartenons à une race avant de le savoir, nous avons des instincts transmis avant de les connaître. Quand l'éducation se propose de *préparer* ces énergies encore obscures, dont le développement en bien ou en mal sera utile ou nuisible à la société, son soin initial doit être de travailler dans le sens de ces activités préexistantes. Contrarier des forces tout acquises serait un gaspillage de richesses que Balzac, en bon économiste, au sens étymologique du terme, considérerait comme très coupable. C'est la secrète origine de ce que l'on pourrait appeler son empirisme religieux.

Reprenons maintenant *la Comédie humaine*, avec cette clef que l'auteur nous a tendue, et en acceptant, comme aussi sérieuse qu'elle est sincère, sa déclaration de principes. La moralité profonde de cette œuvre nous apparaîtra en même temps que nous saisirons son intention constante. L'auteur n'est pas seulement, en théorie, un psychologue de la volonté. Il l'est aussi en pratique. Sa caractéristique est dans ses livres la prédominance de la volition, comme chez les Goncourt, ces professionnels de la névrose, la caractéristique des personnages est la prédominance de l'émotion, comme chez Stendhal, ce passionné d'idéologie, la prédo-

minance de l'analyse intérieure. Ce que Balzac aperçoit dans son siècle, c'est d'abord et surtout les conditions imposées par les mœurs à une faculté qui, à ses yeux, constitue le fond même de l'âme humaine. Tous ses romans sont l'histoire d'une volonté. C'est pour cela qu'il excelle particulièrement dans la peinture de l'ambitieux pauvre, et que ses jeunes gens en lutte contre la société et ses hommes d'affaires implacables, un Rastignac, un Rubempré, un Nucingen, un Grandet, sont devenus des types légendaires auxquels nous comparons sans cesse la vie, pour dire de tel remarquable aventurier : « C'est un homme de Balzac, » ou de telle ténébreuse intrigue : « C'est un roman de Balzac. » Il y a bien de l'injustice dans une opinion qui semble oublier que le créateur de Rastignac l'est aussi de d'Arthez, et que les magnifiques figures morales abondent dans cette fresque immense. Est-il besoin de citer le docteur Benassis et l'abbé Bonnet, David Séchard et Schmucke, le colonel Chabert et le marquis d'Espard, Eugénie Grandet et Mme Graslin, Mme Hulot et Ursule Mirouet, Mlle de Cinq-Cygne et Mme de la Chanterie, combien d'autres ? Le romancier protestait avec une extrême vivacité contre ce reproche de pessimisme. En 1835, et dans la préface de la seconde édition du *Père Goriot*, il dressait naïvement une liste comparative des *Femmes vertueuses* et des *Femmes criminelles*, — ce sont ses propres termes, — parues dans ses romans à cette date. Il en comptait trente-trois du premier groupe et

vingt-deux du second. Six ans après et dans la préface de *Pierrette*, il revenait à la charge, et, parlant cette fois de ses héros aussi bien que de ses héroïnes, il calculait que la somme de ses personnages vertueux était d'un tiers supérieure à celle des personnages qui avaient quelque chose à se reprocher. Il ajoutait : « Bénédicte, qui, certes, ne se rencontre pas dans la vie. »

Cette injustice a cependant sa logique. Un écrivain paye toujours cette rançon de son talent : il demeure pour le public comme identifié avec sa plus importante découverte. Celle de Balzac, et qui le met à part de tous les observateurs de son époque, en lui assurant une prééminence souveraine, c'est d'avoir discerné que la société issue de la Révolution souffre, non pas d'une faiblesse, mais d'une intempérance d'énergie. Les analystes les plus subtils du romantisme, un Musset dans *la Confession*, un Sainte-Beuve dans *Volupté*, un Senancour dans *Obermann*, une George Sand dans *Lélia*, un Théophile Gautier dans *Mademoiselle de Maupin*, décrivaient complaisamment le « mal du siècle » en insistant, parmi les symptômes, sur l'incertitude, l'hésitation, la complication, et ils concluaient à une sorte d'atonie par épuisement, qu'ils attribuaient tous à la vieillesse de la civilisation :

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

Balzac, lui, ne se contente ni de cette description, ni de cette explication. Il constate la maladie, mais ici comme ailleurs, il cherche les causes, et celles

que ses confrères acceptent si aisément ne lui paraissent pas les vraies. Tout d'abord est-il exact que la mélancolie découragée soit la caractéristique profonde de tous ces enfants du siècle? Sans doute, la plupart en sont atteints, mais par accident. Cette atonie de l'âme où beaucoup aboutissent est une conséquence avant d'être un principe. Bien loin de résulter d'un vieillissement de la race, ce mal du siècle résulte d'un dérèglement des forces, violemment lancées sans contrôle dans une société qui tarit la vie parce qu'elle l'exaspère. La France issue de la Révolution, telle que *la Comédie humaine* nous la montre, ne souffre pas d'un manque d'énergie, elle souffre des abus d'une énergie mal réglée. Dès 1830, et dans *la Peau de chagrin*, le romancier expliquait les malheurs de son héros par cette frénésie de la volonté, déchaînée à travers un monde où les anciens cadres sont brisés, et les nouvelles barrières déjà renversées. D'une extrémité à l'autre de son œuvre cette explication circule. Elle était si juste qu'elle seule permet de définir cet étrange dix-neuvième siècle français qui fut l'âge de la plus étonnante dépense d'énergie qu'ait jamais faite notre race et de son plus complet avortement; — âge d'individualisme passionné qui se meurt dans une désolante pénurie d'individualités. C'est que notre âge a manqué, nous dit Balzac, d'un modérateur, et ce modérateur, la France l'avait à sa portée, elle l'avait en elle si le pays était demeuré fidèle à ses origines et qu'il eût reconnu et pratiqué le catholicisme.

Nous ne savons point quels devaient être les deux traités dont M. de Lovenjoul mentionne les titres dans son admirable *Histoire des œuvres de Balzac* et qui formaient, dans le projet de l'auteur, les pièces maîtresses de ses *Études analytiques* et la conclusion de *la Comédie humaine : l'Anatomie des corps enseignants* et *la Monographie de la vertu*. Il est permis de supposer qu'ils n'auraient été qu'un long commentaire des phrases de la préface. Peut-être n'est-il pas sans opportunité de remarquer combien le plus sagace peintre de mœurs paru chez nous, depuis Molière, allait à l'encontre des sophismes que professent aujourd'hui, avec un esprit plus sectaire que jamais, les héritiers des Jacobins. L'éducation par les congrégations, qu'ils combattent avec une si furieuse intelligence des forces vives du pays, était précisément celle que Balzac réclamait. Il en eût montré l'excellence dans cette *Anatomie*, de même que la rigidité restrictive des pratiques de l'Église, objet de la raillerie des apôtres du progrès, eût, sans aucun doute, été le thème de sa *Monographie de la vertu*. A défaut de ces exposés didactiques, nous avons, dans plusieurs de ses grands romans, de véritables études de sensibilité religieuse et qui nous permettent de définir, avec pièces à l'appui, sa conception du rôle social de l'Église. *Le Curé de village*, *le Médecin de campagne*, *l'Envers de l'histoire contemporaine*, sont le tableau complet de trois cures morales, si l'on peut dire, accomplies par une soumission absolue

à toutes les prescriptions du catholicisme : — « Nous faisons maigre, dit M. Alain (*Envers de l'histoire contemporaine*). Si nous allons à la messe tous les matins, vous devez deviner que nous obéissons aveuglément à toutes les pratiques, même les plus sévères de l'Eglise. » — « Tout est rachetable, dit l'abbé Bonnet à Véronique, sa pénitente (*Curé de village*). Le catholicisme est dans cette parole. De là ses adorables sacrements qui aident au triomphe de la grâce et soutiennent le pécheur... » — « Je ne veux pas juger l'Eglise catholique, dit Benassis (*Médecin de campagne*), je suis très orthodoxe, je crois à ses œuvres et à ses lois... » Il serait aisé de signaler d'autres pages du même ordre dans beaucoup d'autres épisodes de *la Comédie humaine* : — ainsi la conversion du docteur Minoret dans *Ursule Mirouet*, l'entrée au couvent d'Albert Savarus et de la duchesse de Langeais, la confession de Mme de Mortsauf dans *le Lys de la vallée*, le magnifique dialogue d'Agathe Bridau mourante et de l'abbé Loraux dans *le Ménage de garçon*. Mais ce ne sont là que des épisodes, et qu'un artiste littéraire, soucieux de contraster puissamment ses créations, aurait pu imaginer, au lieu que dans les trois récits mentionnés plus haut, la thèse religieuse est comme tissée à même l'œuvre. Elle consiste à montrer ce que l'activité la plus réaliste, la plus soumise aux exigences du fait, la plus subordonnée à des fins pratiques, prend de vigueur, combien elle devient productrice et salutaire, lorsque la foi religieuse

est à son origine pour la conduire, pour la soutenir, pour la réchauffer, — en la réglant. L'ordre et toujours l'ordre ! Il est remarquable qu'ayant d'autre part écrit *Louis Lambert* et *Séraphita*, et prouvé sa connaissance du mysticisme et son goût pour ses exaltations, Balzac ait, de parti pris, et par cet amour de l'ordre, réduit l'effort de ces deux saintes, Mme de la Chanterie et Mme Graslin, et de ces deux saints, l'abbé Bonnet et le docteur Benassis, à des besoins singulièrement humbles et terre à terre. Mme de la Chanterie et ses fidèles sont à la tête d'un office de charité. Mme Graslin et Benassis sont préoccupés d'améliorer la culture dans deux vallées perdues, l'une du Périgord, l'autre des Alpes Dauphinoises. La guérison ou du moins le soulagement d'atroces épreuves leur vient d'une application continue à une tâche positive, d'une soumission quotidienne à de très petits devoirs, mais ennoblis, mais interprétés, mais *ordonnés* par une discipline d'habitudes religieuses dont Balzac a donné la loi mécanique, quand, à propos des *Frères de la Consolation*, il résume ainsi le secret de leur énergie : « La concentration morale des forces, par quelque système que ce soit, en décuple la portée. » Ce système de concentration bienfaisante, nous l'avons en France, sous une forme intimement mêlée à notre caractère national, à nos traditions séculaires, à notre langue et à notre sang : c'est notre Eglise. Balzac n'a jamais varié sur ce point. La phrase que je viens de citer est de 1847. C'est la date de *l'Envers de*

l'histoire contemporaine, son dernier livre. Dès 1831, il concluait l'une de ses toutes premières nouvelles, *Jésus-Christ en Flandre*, par cette déclaration : « Croire, me dis-je, c'est vivre. Je viens de voir passer le convoi d'une monarchie. Il faut défendre l'Église. »

III

Du moment qu'un moraliste demande à la vérité religieuse d'être d'abord une vérité d'action, *a fortiori* exige-t-il de la vérité politique ce même caractère. De même que Balzac s'était refusé à la trompeuse abstraction de la critique voltairienne qui fait de la foi un problème de pure pensée, il s'est refusé à cette abstraction plus dangereuse de la politique révolutionnaire, qui fait de chaque homme un pur individu. Il avait situé la pensée dans son milieu vivant en reconnaissant qu'elle n'est qu'une des formes de l'action, et une forme périlleuse quand elle n'est pas subordonnée. « Trop de culture excite trop la pensée. Trop penser ne vaut rien (1). » Cette sage formule que ce politique aigu qui fut J.-J. Weiss a eu le courage d'écrire un jour, Balzac aurait pu la signer. Il a pareillement situé l'individu dans son milieu

(1) J.-J. WEISS, *Notes et impressions*, 1 vol., chez Lévy, 1902.

vivant, en se refusant à le considérer hors de la famille. Nous avons sur ce point une déclaration aussi nette que celle de tout à l'heure sur le catholicisme. Elle se trouve encore dans la *Préface générale* de 1842 : « Aussi regardé-je la famille, non l'individu, comme le véritable élément social. Sous ce rapport, au risque d'être regardé comme un esprit rétrograde, je me range du côté de Bossuet et de Bonald, au lieu d'aller avec des novateurs modernes. » Dans un pénétrant article paru dans une Revue trop tôt disparue (1) et où il faisait à l'auteur de ces notes le trop grand honneur de rattacher la doctrine du roman *l'Étape* à celle de *la Comédie humaine*, M. Frantz Funck-Brentano a magistralement dégagé ce principe premier de toute la sociologie de Balzac. Il a montré l'écrivain tirant ses prophétiques déductions, sur l'avenir de la France, toutes vérifiées par les événements, « de ce seul fait que la Révolution a désorganisé la famille. » Cette thèse de notre brillant confrère est si exacte que ce problème de la famille est la matière de plus de quinze romans, signés par l'auteur du *Père Goriot*. Je cite au hasard de ma mémoire. La question des rapports entre les parents et les enfants se trouve traitée dans ce *Père Goriot*, d'abord, puis dans *le Ménage de garçon*, dans *Eugénie Grandet*, dans *la Cousine Bette*. Celle des probabilités du bonheur et du malheur dans le mariage moderne est prise et reprise parti-

(1) *Minerva* du 1^{er} novembre 1902.